
Les dynamismes culturels régionaux

Fernand Harvey

Institut québécois de recherche sur la culture

L'ensemble des textes qui composent cette partie de l'ouvrage sont d'une grande qualité, tout en proposant des approches différentes de la dynamique culturelle régionale. À première vue, on pourrait même penser qu'il n'y a pas de liens nécessaires ou de points de comparaison possibles entre ces textes, compte tenu des problématiques différentes qui les sous-tendent.

Faut-il s'en étonner si l'on considère la distance culturelle qui existe entre le Québec des régions, l'Ontario français, l'Ouest canadien et la Louisiane. Mais le contexte géohistorique différent à partir duquel peut s'élaborer l'étude des dynamismes culturels régionaux n'en est pas moins porteur de signification pour l'historien ou l'ethnologue, comme le montrent les cinq analyses qui sont présentées ici.

DE LA CULTURE PAYSANNE AU QUÉBEC

Il existe une longue tradition d'analyse sociologique de la culture paysanne au Québec qui remonte à Gauldrée-Boilleau (1968) et à Léon Gérin (1948). Cette tradition s'attachait à décrire la culture traditionnelle du Canada français. Quelques décennies plus tard, des disciples de l'École de Chicago, tel Horace Miner (1939), et bon nombre de sociologues québécois des années 1950 et 1960 tentaient

de situer cette culture paysanne, qualifiée de traditionnelle ou de « folk », en rapport avec le changement social engendré par la modernité et l'industrialisation.

La plupart de ces analyses, malgré le caractère local de leur champ d'observation, avaient des objectifs de généralisation à l'ensemble de la culture paysanne canadienne-française, considérée plus ou moins comme un tout homogène. Non seulement la perspective régionale liée à la différenciation spatiale était-elle absente, mais la profondeur historique elle-même était plus ou moins escamotée au profit d'un temps plus ou moins immobile précédant les grands bouleversements de l'industrialisation et de l'urbanisation.

C'est tout le mérite de l'analyse de Gérard Bouchard, Josée Gauthier et Marie-Josée Huot de proposer une nouvelle approche de la culture paysanne au Québec en fonction de différenciations spatiales et temporelles.

On connaît l'essor de l'historiographie régionale au Québec depuis le début des années 1970 (Harvey, 1991). Mais cet essor avait, dans un premier temps, plus ou moins mis de côté l'approche culturelle, jugée trop idéologique, au profit de la socio-économie: développement du sous-développement, relations entre le centre et ses périphéries, et autres approches constituant des adaptations québécoises de la thèse canadienne du métropolitanisme ou des analyses tiers-mondistes qui ont inspiré d'importants travaux au cours des années 1970. Néanmoins, l'approche culturelle s'est depuis lors avérée une importante dimension complémentaire à l'approche économique.

S'inscrivant dans la foulée des recherches effectuées par Gérard Bouchard sur la société saguenayenne depuis une vingtaine d'années, cette analyse fait un pas de plus dans l'approfondissement de la culture paysanne au Québec en mettant de l'avant des hypothèses de travail stimulantes résultant d'un heureux mariage interdisciplinaire entre l'histoire et l'ethnologie, doublé d'un souci méthodologique non moins évident.

En s'interrogeant comme ils le font sur le poids respectif des continuités et des ruptures culturelles entre la France et la Nouvelle-

France, d'une part, et entre les vieux terroirs de la vallée du Saint-Laurent et les nouvelles régions de colonisation du XIX^e siècle, d'autre part, les auteurs posent à l'histoire culturelle des questions d'envergure en même temps qu'ils lui tracent tout un programme de recherches pour les années à venir.

Les enjeux sont de taille : établir dans quelle mesure l'héritage de la culture paysanne traditionnelle s'est maintenu ou s'est restructuré dans un environnement nouveau. Un second enjeu s'annonce tout aussi important ; il soulève la question de l'existence ou non de cultures régionales particulières au Québec. On comprend que, devant l'envergure des questions qu'ils soulèvent, les auteurs aient senti le besoin de limiter à un aspect de cette culture – en l'occurrence l'étude des rituels – le champ de leur enquête historio-ethnographique.

L'étude des rituels entourant la naissance, le mariage et la mort, telle que l'ont réalisée les auteurs pour le Saguenay et Charlevoix, de même que le recoupement partiel avec des études qui concernent d'autres régions de France ou du Québec, ne permet évidemment pas, dans l'état actuel des connaissances, des conclusions tranchées. Mais les tendances observées semblent confirmer l'hypothèse d'une érosion des rituels dans les nouvelles régions d'implantation, par rapport à leur région d'origine. On assisterait également à une restructuration de ces mêmes rituels en fonction de nouveaux contextes.

Compte tenu de ces résultats partiels à l'égard desquels Gérard Bouchard, Josée Gauthier et Marie-Josée Huot adoptent une attitude de prudence bien compréhensible, deux types de questions surgissent pour la poursuite de ces recherches. La première tient à la place dévolue aux rituels dans l'ensemble de la culture paysanne. Pour étayer leur hypothèse de départ concernant l'impact des transferts migratoires sur l'étiologie de certains rituels, les auteurs ont été amenés à exclure de leurs considérations toute autre cause de changement exogène à l'univers culturel paysan proprement dit, tels les changements économiques engendrés par l'urbanisation et l'industrialisation, l'intervention d'un pouvoir politique ou religieux, et les effets d'une rationalisation idéologique ou d'une création artistique.

Ces exclusions relèvent d'une volonté de cerner les formes spontanées et non institutionnalisées de la culture coutumière. Cependant, on est en droit de s'interroger sur la possibilité réelle d'éviter la contamination de variables externes, d'autant plus que la période retenue pour l'enquête au Saguenay se situe entre 1915 et 1940.

Par ailleurs, se pose la question de la généralisation de ce modèle d'analyse à l'ensemble des régions du Québec. Nos connaissances des différences culturelles régionales demeurent, il va sans dire, embryonnaires. Le Saguenay et Charlevoix font partie de ce que j'appellerais la « culture du Québec oriental », qui s'étend de la région de Portneuf jusqu'à l'estuaire du Saint-Laurent, soit le territoire de l'ancien gouvernement de Québec sous le Régime français. On peut émettre l'hypothèse que le Québec oriental se caractérise par une plus grande homogénéité par rapport aux régions du Québec central ou du Québec occidental, marquées par une occupation du territoire relativement plus récente, le pluralisme ethnoculturel et la migration des ruraux vers la ville. Si tel est le cas, il deviendra passablement difficile d'étudier l'évolution des rituels paysans dans un environnement beaucoup plus mouvant, sans tenir compte des facteurs externes que les auteurs ont précisément voulu exclure pour une question de rigueur méthodologique. Comment, par exemple, pourra-t-on éviter de s'interroger sur l'impact de l'immigration irlandaise, écossaise ou même allemande sur certaines coutumes liées à la culture rurale traditionnelle? Ou encore, passer sous silence l'influence, dès le XIX^e siècle, de la culture américaine au Québec?

*

* * *

La très belle analyse de terrain d'Anne-Marie Desdouits sur les rituels du mariage paysan en Beauce et sur la Côte-de-Beaupré dans les années 1920 à 1940 permet de pousser plus loin les premières recherches entreprises par Gérard Bouchard et son équipe. Cette analyse semble confirmer l'hypothèse de l'étiollement de certains rituels paysans, non pas tant entre ces deux régions qu'entre celles-ci et le pays de Caux, dans le nord de la France. Somme toute, il y a certaines originalités locales ou régionales entre la Beauce et la Côte-de-Beaupré, mais c'est dans l'ensemble un rituel relativement dépouillé.

Cette étude ne saurait évidemment être concluante et elle en appelle d'autres. La difficulté de cette approche ethnologique me paraît liée à la rareté des sources systématiques disponibles concernant les périodes pionnières des régions étudiées – la vallée du Saint-Laurent aux XVII^e et XVIII^e siècles, le Saguenay ou d'autres régions périphériques au XIX^e siècle – afin de comparer ce qui est comparable, au cours des mêmes périodes historiques.

AU-DELÀ DES FRONTIÈRES DU QUÉBEC

Pour sa part, Roger Bernard nous invite à sortir du Québec pour examiner les transformations de la culture québécoise d'origine au fil des décennies qui ont suivi l'implantation des immigrants québécois en Ontario.

L'auteur aurait sans doute pu, moyennant certaines modifications, adopter l'approche proposée par Gérard Bouchard et examiner les transformations des pratiques coutumières dans l'Ontario rural francophone du début du siècle. Une telle recherche serait, du reste, intéressante à entreprendre, particulièrement en ce qui concerne le nord-est de l'Ontario. Encore faudrait-il inclure des variables liées au contexte linguistique minoritaire, sans parler du pluralisme ethno-culturel.

Mais ce qui préoccupe Roger Bernard se situe sur un autre plan, me semble-t-il. Il s'intéresse plutôt à la construction, à la déconstruction et à la reconstruction d'une identité francophone en milieu minoritaire, à la suite de l'introduction de facteurs tels que l'urbanisation, le bilinguisme institutionnel et les médias de masse, chacun de ces facteurs constituant un élément d'érosion de l'identité d'origine et un élément d'incertitude pour le maintien d'une identité francophone. S'il faut en croire Bernard, la variable régionale ne semble plus un élément structurant de la culture des Franco-Ontariens.

Une telle conclusion ne manque pas d'intérêt car elle remet en question la conception classique d'un espace relationnel assimilé à une portion contiguë d'espace. À cet égard, des recherches récentes d'Anne Gilbert (1991) sur l'Ontario français, tout en confirmant les conclusions de Roger Bernard, ouvrent des perspectives nouvelles sur

la région comme *espace volontaire*, structurée par des réseaux de communication entre les individus et des groupes.

*
* * *

Si la culture canadienne-française originelle paraît déjà lointaine pour les Franco-Ontariens, que dire du cas des francophones de l'Ouest canadien!

D'emblée, Gratiën Allaire choisit de ne pas adopter la problématique de la culture coutumière pour étudier les mutations de la société francophone dans l'Ouest et lui préfère une approche plus globale où la démographie joue un rôle fondamental. Contrairement au peuplement de l'Ontario français, l'Ouest francophone est le résultat d'apports démographiques divers dans le temps et dans l'espace où le segment d'origine québécoise, bien que fondamental, n'est pas le seul à entrer en ligne de compte. À cela, il faut ajouter que l'environnement physique de l'Ouest canadien diffère sensiblement de celui de l'Est et que les colons ont dû s'y adapter, quelle qu'ait été leur origine.

Encore davantage qu'en Ontario, les tentatives de recréer dans les communautés nouvelles la société québécoise d'origine n'ont pas résisté longtemps à l'érosion de différents facteurs liés au milieu culturel et économique environnant. D'autant moins que la diversité au sein même de la francophonie de l'Ouest s'est imposée assez rapidement.

Ainsi, le caractère particulier du peuplement de l'Ouest par les francophones met-il en évidence la rupture profonde qui peut être observée par rapport au modèle québécois de peuplement, lequel s'est développé par effet de diffusion de proche en proche ou par transplantation de segments de population dans des régions voisines.

*
* * *

L'étude des Franco-Ontariens et des francophones de l'Ouest permet d'établir certains liens avec la culture du Québec français, par filiation tout au moins, malgré les différences fondamentales mises en

évidence par les analyses de Roger Bernard et de Gratien Allaire. Mais que dire de la Louisiane qui n'a avec la culture canadienne-française que des liens indirects et qui puise dans une lointaine source commune, depuis longtemps réaménagée par les contingences de l'histoire et de la géographie?

La recherche de Cécyle Trépanier sur la culture française en Louisiane au seuil du XXI^e siècle ne manque pas de fasciner par le caractère crépusculaire de cette culture qui n'en finit plus de survivre en s'étiolant toujours davantage au fil des décennies. Une analyse historique de cette culture permet de prendre conscience de son caractère hétérogène et de son morcellement en plusieurs sous-régions et sous-groupes: Créoles, Créoles de couleur, Indiens francophones, Cadjins. S'il est possible d'établir un lien général avec l'approche de Gérard Bouchard, c'est par rapport au phénomène d'érosion culturelle, à la condition de considérer ce phénomène de façon globale et non pas en fonction de la seule culture coutumière, laquelle n'est pas évoquée dans l'analyse de Cécyle Trépanier. L'érosion dont il est ici question concerne surtout la langue comme symbole d'identité culturelle et son recul inexorable, malgré certaines tentatives politiques de sauvetage depuis les années 1960. La cuisine régionale et la généalogie comme substituts à l'identité linguistique paraissent bien minces pour l'avenir d'une culture. Néanmoins, malgré les effets déstructurants de l'industrialisation et du bilinguisme, il faut discerner les derniers sursauts de vitalité d'une identité culturelle qui a cherché sa survie par l'intermédiaire d'une volonté politique et de certaines mesures administratives liées à la reconnaissance officielle d'un territoire nommé «Acadiana». Cette tentative de reconstruction d'une identité culturelle s'est aussi opérée en s'appuyant sur l'une des composantes ethniques jusque-là dévalorisée de la Louisiane française: les Cadjins.

*

* *

Les cinq analyses qui nous ont été présentées s'appuient, comme on a pu le constater, sur des problématiques passablement différentes et, conséquemment, l'étude des dynamismes culturels régionaux aboutit à des observations difficilement comparables. Néanmoins, il

est évident qu'on peut relier ces analyses sous l'angle plus global du maintien, de la déstructuration et de la restructuration de modèles culturels communs ou analogues, compte tenu de leur implantation dans des espaces différents. On pourrait ainsi vérifier dans quelle mesure la variable spatiale a été, et continuera d'être dans l'avenir, un facteur plus ou moins déterminant dans l'existence et la construction de l'identité culturelle francophone en Amérique du Nord.

Bibliographie

- Gauldrée-Boilleau, C.-H.-P. (1968), « Paysan de Saint-Irénée de Charlevoix en 1861 et 1862 », dans Pierre Savard (dir.), *Paysans et ouvriers québécois d'autrefois*, Québec, PUL (coll. Les Cahiers de l'Institut d'histoire, 11), p. 19-76.
- Gérin, Léon (1948), *Le type économique et social des Canadiens. Milieux agricoles de tradition française*, Montréal, Fides.
- Gilbert, Anne (1991), « L'Ontario français comme région: un regard non assimilationniste sur une minorité, son espace et ses réseaux », *Cahiers de géographie du Québec*, 35, 96 (décembre), p. 501-512.
- Harvey, Fernand (1991), « L'histoire régionale rurale et urbaine », dans Jacques Rouillard (dir.), *Guide d'histoire du Québec*, Montréal, Méridien, p. 251-276.
- Miner, Horace (1939), *St. Denis, a French-Canadian Parish*, Chicago, University of Chicago Press.
- Rioux, Marcel, et Yves Martin (dir.) (1964), *French-Canadian Society*, vol. 1, Toronto, McClelland and Stewart (coll. The Carleton Library, 18).